

Claude Esteban

# À l'aplomb

*pour André du Bouchet*

Ce soir

ce qui reste  
du soleil

ne me concerne plus

je me contente  
et tout le corps ancien

d'une brûlure.

Ailleurs que dans la pierre  
mais comme si

forçant l'issue

j'émigrais, hors  
de moi

j'accomplissais le devenir d'une pierre.

Je sors, j'oublie que j'ai tout le ciel  
devant

je me rassemble, tant bien que mal,  
dans la tête

j'épouse l'os, je touche  
une seconde  
l'émiettement de l'air

j'étouffe.

Absence ou bien surcroît  
de la couleur

impossible à cerner,  
à discerner

la nuit  
dans son retrait de nuit

sereinement,  
souverainement.

Je n'ai pas vu  
l'oiseau

j'ai vu le cri  
plus tard

écrit, pareil à moi, sur la poussière.

L'été, son odeur  
sur les doigts, cette bruyère

j'irai  
jusqu'au bout

j'effacerai, un par un,  
les signes

je chasserai de ma bouche  
le mot bruyère.

Tout un jour, au-dedans  
de l'œil

cette parcelle de chaleur, rien  
qu'elle

pour me soutenir.

Le corps  
comme arraché de soi

le souffle  
court

coupé, repris, ramassé  
une fois encore

dans l'alvéole  
rouge

je suis ce corps, je suis l'air  
qui le traverse.

Le défaut  
dans le sol, l'infime déclivité, la saccade

j'ai subi, suivi  
mon pas

jusqu'au fond, jusqu'au  
repli

la bouche à même les cailloux.

Ici, à l'angle  
d'une phrase, de cette phrase

croyant  
qu'une syllabe pourrait suffire

avec, toujours plus  
loin

chaque chose à l'aplomb.

Une dernière fois, sans même  
savoir

que c'était la dernière fois

je me suis retourné

comme si le soleil  
avait laissé, rien que pour moi,  
quelque trace.

Ces poèmes, écrits en août 2000, font partie d'un livre  
à paraître aux éditions Farrago, intitulé *Étranger devant la porte*.